

CHAPITRE IV

Première partie

Je laissai ma main retomber avec mollesse sur le canapé-lit, en espérant que mon trouble ne se lisait pas trop sur mon visage. Pour m'en assurer, je glissai un coup d'œil du côté de Stefan et constatai avec soulagement qu'il était occupé à ramener sur eux une large couverture. Les plis du plaid disparaissaient chacun leur tour lorsque soudain, l'un d'eux dévoila un objet qui capta mon attention. Ses courbes m'intriguèrent, et plus je les observais, plus j'avais le sentiment de les avoir déjà vues quelque part. Je tendis le bras pour l'attraper pendant que le garçon s'installait à côté de sa sœur. Deux petits cubes en bois se balancèrent lentement dans le vide et se frôlaient avec bruit à chacune de leur rencontre. Tous deux étaient reliés par un fil à une masse cylindrique de la même matière, qui avait été travaillée de sorte qu'elle avait pris la forme d'une quille de la taille de ma main. Sa partie supérieure se terminait en un cône magnifiquement orné d'entrelacs, et plus bas, des traces profondes donnaient l'impression que des yeux, un nez et une bouche avaient été gravés. La partie inférieure affichait les mêmes ornements qui s'enchevêtraient avec plus de finesse les uns sur les autres, et sur la gauche, l'ébauche d'un bras sortait du corps sans avoir été finalisé par une main, comme si l'artiste n'avait pas eu le temps de terminer son œuvre. Au fur à mesure que mes yeux détaillaient la sculpture, je comprenais que je tenais dans le creux de ma main une vieille poupée taillée dans le bois. Elle présentait un double aspect qui très vite, me mit mal à l'aise. Avec le temps, son vernis écaillé sur tout le côté droit avait révélé sa couleur originelle qui s'opposait de façon tranchante à la partie intacte, sombre et brillante. Une main d'enfant se posa sur la mienne et dégagea le jouet avec précaution, sans que je ne m'y oppose, pour le déposer délicatement sur l'oreiller de Fany, tout près de son visage.

« Comme ça, si elle se réveille encore, elle ne t'embêtera pas. » chuchota Stefan à mon attention.

Je fis mine de comprendre en hochant la tête, bien qu'il n'était pas difficile d'interpréter son geste. Je ne sus si mon regard fixé sur la poupée y était pour quelque chose, mais le garçon se sentit obligé de poursuivre :

« C'est son jouet favori ; elle ne s'en sépare presque jamais. C'est un cadeau de Papa... »

Lorsque j'entendis sa voix trembler et s'éteindre, mes yeux abandonnèrent leur point d'ancrage et le surprirent en train d'effacer son chagrin avec la manche de son pyjama. Bien que la barrière de la langue m'empêchait de le reconforter, je ne voulais pas rester silencieuse face aux larmes qu'il n'arrivait pas à contenir, et dans un étrange élan, je réussis à me hisser sur mes jambes flageolantes. Quelques pas me suffirent pour atteindre le pied du lit et m'y asseoir, puis d'un signe de tête, j'invitai Stefan à me rejoindre. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il se débarrasse de la couverture et vienne m'enlacer. Son empressement me coupa le souffle, et l'angoisse naquit de nouveau au creux de mon ventre, mais mon envie de le consoler était bien plus forte. Je fermai les yeux en inspirant profondément afin d'oublier la

répulsion qui tentait de gagner du terrain et refermai mes bras autour de l'enfant, qui sanglotait en silence contre moi.

Un filet d'air coulait entre mes lèvres pendant que ma main s'aventurait dans ses cheveux et les caressait avec une tendresse qui m'intimidait, mais la douleur qu'il déversait sur moi m'encourageait à me débattre avec ma nature profonde. Les contours de la poupée de bois se dessinèrent derrière mes paupières au moment où je commençais à ressentir les effets mon souffle maîtrisé. Mon corps se détendait et communiquait sa quiétude à Stefan, dont les larmes se calmaient au fur et à mesure que je plongeais dans la contemplation du jouet. J'en explorais chaque rainure, tracée par le burin qui leur avait donné forme ; j'en frôlais chaque relief avec un doigt envieux et imaginaire. Je frissonnai tout-à-coup : je me souvenais de sa façon d'être couchée sur le sol et de la moitié de son bois, noirci par la cendre. J'avais rêvé de cette poupée dans mon cauchemar alors que j'étais abandonnée au milieu des cadavres, défigurée par la fumée du volcan. Je ne savais pas si je devais donner autant d'importance à cette troublante similitude. Après tout, je l'avais peut-être aperçue dans les bras de Fany à un moment ou un autre de la journée. L'hypothèse me paraissait crédible et m'arrangeait bien, même si elle n'effaçait pas totalement l'étrange sentiment qui flottait en surface : j'éprouvais le besoin effrayant de m'identifier dans cette poupée. Un grommèlement se fit brusquement entendre, et tandis que je levais les yeux, j'aperçus la main de la fillette tâtonner son oreiller à la recherche de son jouet. Lorsqu'elle le trouva, elle s'en saisit et le porta tout près de son cœur, hors de ma vue.

Stefan avait fini par s'endormir contre moi et respirait à présent d'un rythme apaisé, comme s'il n'y avait jamais eu trace de la peine qu'il cachait derrière son rôle de grand frère. Ses épaules supportaient une charge bien trop lourde pour un enfant, et alors que son cœur était encore en deuil, il s'obligeait à porter un masque inébranlable pour sa sœur. Mes lèvres entrèrent en contact avec son front pour y déposer un baiser tandis que mon cœur se gonflait de respect pour ce petit bonhomme. Il me rappelait la grande sœur que j'avais pu être pour Dyńka et la tendresse que j'avais toujours ressentie pour ma cadette, même lorsque je paraissais ingrate et indifférente. Tout-à-coup, un puissant haut-le-cœur me prit d'assaut et mes lèvres se pincèrent aussitôt pour piéger le liquide désagréable qui remplissait ma bouche. Je pris mon mal en patience pendant que je posais le garçon sur son oreiller, et tandis que la bile remontait de nouveau le long de ma gorge, je quittai la pièce au pas de course. Je me rendis dans la salle de bain et me jetai sur le lavabo pour me vider du liquide acide, qui ne cessait plus de se créer et d'enflammer ma gorge. Plus les attaques se succédaient et plus la souffrance devenait insupportable, au point que je me convainquais peu à peu qu'une partie de moi me brutalisait de l'intérieur pour avoir apporté un peu d'affection à un enfant. Alors que je réalisais que j'avais peut-être été trop loin dans mon affront, mes nausées cessèrent aussi brutalement qu'elles n'étaient apparues et laissèrent place à un long et lugubre gargouillis, semblable à un cri de victoire poussé par mon ventre. Des larmes de faiblesse et de regret perlèrent au coin de mes yeux tandis que je m'effondrais sur le bord du lavabo.

Pendant plusieurs minutes, je n'avais pensé à rien d'autre qu'à la fraîcheur de l'email au contact de mon front. Au fur et à mesure que cette nuit étrange avançait, mon esprit distinguait de moins en moins l'absurde du réel. La sensation de brûlure au fond de ma gorge, lorsque ma salive chutait le long de la paroi, me ramenait à ce maudit cauchemar en lui conférant des allures de prophétie. Un rire bref s'échappa de mes lèvres tandis que je mettais mes stupides divagations sur le compte de la fatigue. J'avais hâte d'en finir avec tout cela en me plongeant dans un sommeil sans rêve, et alors que je me redressais pour aller me coucher, mes mains agrippèrent subitement les coins du lavabo. Le reflet de mon regard dans l'armoire de toilette témoignait de la puissance de l'élancement qui m'avait traversée sans crier gare. Mon corps frémissait tellement fort que je croyais qu'il allait se disloquer d'un instant à l'autre. Je ne pus en supporter davantage et d'une main maladroite, j'ouvris le meuble pour fouiller à l'intérieur. Mes doigts furetèrent avec fébrilité entre les affaires de toilette, déplacèrent et repoussèrent divers flacons avant d'apercevoir l'objet que je cherchais. Je reconnus l'emballage bleu que Freddie m'avait proposé la veille de son départ et que j'avais dédaigné. Il ne savait rien de ma blessure, néanmoins il avait remarqué mon état de faiblesse et la fièvre qui s'était installée dès le début de l'infection. Il avait d'ailleurs hésité à me laisser seule, mais j'avais eu peur qu'il ne découvrit la réalité et qu'il ne me forçât à voir un médecin. Ma main s'immisça tout au fond du meuble et saisit la boîte que j'examinai longuement, réticente. Plutôt que d'avoir recours aux antidouleurs, j'avais toujours dissimulé mes souffrances derrière un masque d'impassibilité, non pas motivé par la prétention mais la dignité. Je préférais subir mes douleurs et apprendre à les dominer plutôt que de satisfaire l'ego de mes bourreaux, qui se complaisaient à marquer ma peau sous l'ordre de Loptr, en leur permettant d'entrevoir mes failles. Je réalisai toutefois que ce soir, j'étais entièrement responsable de ce qui m'arrivait et que je n'avais rien à prouver à qui que ce soit, si ce n'était d'admettre qu'une preuve de faiblesse n'était pas toujours un tort. Je ne perdis pas plus mon temps et m'empressai de sortir de leur tablette plusieurs médicaments que j'avalai l'un après l'autre, sans réfléchir aux conséquences. Je n'avais à l'esprit que le désir de stopper quelques temps les désagréments de l'infection. Je me rappelai tout-à-coup que ma plaie était restée à l'air libre depuis que la compresse avait été enlevée, et dans un geste lent et anxieux, je remontai mon vêtement sur ma hanche gauche. Un soupir de dépit s'échappa de mes lèvres tandis que je constatais son état de purulence, qui était si inquiétant qu'il me donnait l'impression d'être le point de départ d'une dégénérescence qui me glaça les sangs. Un puissant borborygme mit fin à mes appréhensions et attira mon attention sur mon ventre qui, poussant une nouvelle lamentation, m'extirpa un sourire en coin, plein d'ironie. Je réalisai que personne ne me martyrisait de l'intérieur ; je n'avais tout simplement rien consommé depuis plusieurs heures. Je décidai de faire d'une pierre deux coups et attrapai, sur l'étage supérieur de l'armoire de toilette, une petite trousse de soin que j'avais dissimulée dès mon arrivée chez Freddie.

Je m'étais traînée jusqu'au salon, après un détour par la cuisine, et somnolais à présent dans le canapé où j'appréciais mon repos sans être dérangée par la souffrance. Je me laissais bercer par les bruissements du saule-pleureur qui continuait de folâtrer avec le vent de

novembre, et pour la première fois depuis que j'avais quitté la Pologne, je plongeais peu à peu dans les bras de Morphée sans avoir peur. Les calmants me permettraient de passer quelques heures sans être troublée par mes rêves qui, j'en étais convaincue, n'étaient que les fruits de la fatigue et de la fièvre. Il fallait absolument que je me ressaisisse pour aller de l'avant et dès le retour de mon hôte, je me ferais comprendre pour obtenir son aide afin de me débarrasser de cette infection. J'avais pris mon envol pour une vie sans chaînes, sans coups et sans entraves ; je n'avais pas pris tous ces risques pour que cela finisse ainsi à cause d'une erreur. Mon esprit vagabonda à travers mes souvenirs tandis que ma main glissait de façon involontaire sur mon flanc gauche. Elle rencontra la nouvelle compresse, propre et légèrement humide, que j'avais posée sur ma plaie un peu plus tôt dans la cuisine, avant de calmer ma faim avec une pomme esseulée. Mes paupières papillonnèrent tandis que mes pensées remontaient le temps, accompagnées par le sommeil qui gagnait progressivement du terrain, jusqu'au moment particulier où la lame était entrée en contact avec ma peau.

L'incident, qui avait failli être à l'origine d'un carambolage par ma faute, nous avait tellement secoués que Freddie avait décidé de faire une pause et avait pris la direction d'une aire de repos pour les voyageurs. Une fois à l'arrêt, j'en avais profité pour sortir de la voiture et me faufiler jusqu'à la station-service, avec mon paquet précieusement coincé sous le bras, tandis que Freddie observait furieux les dégâts sur la carrosserie. Je me souvenais du jeune caissier derrière son comptoir et de la façon dont il m'avait reluqué le temps de me précipiter dans les toilettes. J'avais sans doute été la première distraction de sa longue journée dans cet endroit isolé de tout, mais sur le moment, il avait juste fait partie du décor. J'avais été si troublée par la réapparition de mes cauchemars d'enfant que je ne lui avais adressé qu'un bref coup d'œil sans importance, avant de disparaître derrière la porte des toilettes. Je n'avais jamais été très superstitieuse et pourtant, j'avais compris cet événement comme une mise-en-garde à ne surtout pas ignorer. Le déferlement de terreur, qui avait surgi en moi dès l'irruption des corps ensanglantés, y avait sans doute contribué en s'additionnant au choc de la mésaventure. Adossée contre cette porte et plongée dans le noir, j'avais eu l'impression d'être de nouveau cette fillette qui, réveillée par son rêve affreux, brisait son mutisme par des cris nocturnes tandis que son cœur tambourinait avec frénésie contre sa poitrine. J'avais attendu que les battements se soient calmés avant d'ouvrir la lumière et de m'asseoir sur le bord de la cuvette, sans un regard pour l'état pitoyable de la pièce. D'une main maladroite, je déroulai le sac en papier sur mes genoux et en sortis une petite trousse de soin que j'avais achetée dans une droguerie, ouverte jour et nuit, avant de rejoindre Freddie au petit matin de notre départ. Je la délivrai de son emballage et passai en revue son contenu : compresses stériles, pansements, sérum physiologique, spray antiseptique, pince à épiler, kit chirurgical jetable et autres. Je m'empressai de déchirer le sac et de l'étaler sur le carrelage, afin d'y déposer ce dont j'avais besoin pour m'affranchir totalement de mon passé. Puis une fois que tout fut prêt, je m'agenouillai sur le sol souillé et remontai ma robe jusqu'au nombril. Avec ma main libre, j'attrapai une fiole de sérum, la décapsulai avec les dents et aspergeai le liquide sur mon côté gauche, avant de balancer la petite bouteille par-dessus mon épaule et de saisir le scalpel jetable. Le temps s'arrêta soudainement tandis que je fixais la lame, rutilante sous la lueur de l'ampoule. Je tenais entre mes doigts le seul outil capable de trancher à jamais mon lien invisible avec Loptr Hvedrung et pourtant, alors que mon regard glissait du côté de ma

hanche, j'hésitai. Je naviguai entre les cicatrices blanches, presque translucides, qui rayaient ma peau ; l'une d'elles traversait une boursouflure qui gonfla mon cœur d'une triste émotion. Il ne me restait plus qu'une seule chose à faire pour être introuvable aux yeux de l'homme qui m'avait terriblement meurtrie et trahie. Ma main maintenait avec force le pan enroulé de la robe tandis que la pointe du scalpel s'en écartait pour se poser à l'extrémité de ma peau enflée. Je fermai les yeux et appuyai au fur et à mesure sur la lame jusqu'à ce qu'elle eut perforé mon enveloppe charnelle. Au moment où un gémissement de douleur traversait mes lèvres, on frappa avec brusquerie contre la porte. Effrayée par le bruit, je lâchai le scalpel qui chuta avec bruit sur le carrelage.

« T'es tombée dans le trou ou quoi ? Dépêches-toi ! J'aimerais bien pisser avant qu'on reparte, s'exprima Freddie d'une voix peu avenante. La bagnole n'a rien de grave si ça peut te rassurer... Je suis con ! Je te cause, mais on se comprend à peine... Je vais acheter des clopes et de quoi grailer sur la route en attendant que tu sortes de là. »

Ses pas s'éloignèrent à mon grand soulagement. J'avais compris à travers son ton agacé que j'avais passé trop de temps dans cette pièce, et poussée par la peur d'être abandonnée sur place, je ramassai le scalpel échoué au-delà du tapis de fortune. La lame grava une ligne sanguinolente, puis elle céda sa place à la pince à épiler qui, avec minutie, se faufila à l'intérieur et en extirpa l'objet dissimulé dans ma chair. La micro-puce, coincée entre les deux branches de la pince, ressemblait à une petite monnaie européenne, qui aurait sans doute passé inaperçue si elle n'était pas estampillée de la lettre H en son centre. Ce détail me sortit brusquement de l'état second dans lequel j'étais plongée durant l'acte ; il me provoquait une telle rage intérieure que sa vue et son contact me furent insupportables. Je jetai le morceau de cuivre dans la cuvette des toilettes et le regardai couler avec une sensation poignante de liberté alors que la douleur se réveillait et perçait jusqu'à mes entrailles.